

Une pièce
Expériences de poésie en 4D



Marion Renauld
Pietrapaola | Août 2020

I

À Pietrapaola, via Roma, juste avant le nouveau bar et après la pente qui passe sous le porche, tu peux monter une volée d'escaliers en béton avec des marches un peu trop hautes jusqu'à une porte verte à la peinture écaillée, et, si tu as la clé, tu tombes sur l'espace cuisine, défoncé, sombre et abandonné, comme la maison toute entière depuis presque trente ans. Il y a encore la cheminée, des chaises trouées les unes sur les autres, des plats, des couverts, des assiettes, des verres à pieds rangés sur l'étagère branlante et tout un ramassis d'autres choses qui encombrant les pieds. De là, tu tournes à gauche et tu pénètres l'ancien salon. C'est le règne de la poussière et des débris. Un meuble aux pattes obliques, long et bas, s'étale sur un côté sous la fenêtre, de l'autre, un tas de vieux matelas et un sommier en acier tressé. Quelques toiles et dessins sont encore accrochés au mur, ça et là, signées par Toni, l'ami de celui qui vivait ici, qui est parti en Allemagne et qui est mort depuis. En face, au fond, un escalier fait le coin et alors si tu l'empruntes, voilà, tu arrives à l'étage, où probablement était la chambre avec la salle de bain plus loin. C'est une grande pièce avec deux petites fenêtres et des murs vraiment sublimes, un plafond effondré à un endroit d'où la pluie s'est engouffrée. Les murs, comment dire, furent peints il y a longtemps en aplats de bleu et de rose clair, certains ont des motifs en pochoir qui représentent des palmiers et le tout, recouvert d'un plâtre blanc par Toni et son ami, s'écaille désormais en donnant une impression cartographique d'îles plus ou moins larges au soleil couchant.

C'est dans cette pièce que j'ai été invitée par Daniel, celui qui à ce jour possède la clé de la maison, à faire il y a deux ans ce que j'avais en tête depuis un certain temps, une sorte de cabane de pages. Alors j'avais frappé des feuilles volantes à la machine à écrire et je les avais ensuite projetées sur deux des murs avec un évêque pour en peindre des fragments à la peinture noire, dans la lumière de l'appareil et la chaleur de juillet, volets fermés. Cinq extraits piqués dans ce que j'avais titré le livre des vivants et le livre de l'espace-temps, sans parler de celui du doute et de l'ignorance. À cette époque, j'étais enceinte de six mois. Un des textes est devenu, à quelques modifications près et deux mois de plus, le faire-part de naissance de notre fils. En partant, cinq semaines plus tard, j'avais laissé les feuilles originales sur place, sur un meuble posé près de la poutre qui soutient le plafond ajouré, jouxtant un autre meuble identique sur lequel j'avais mis des poèmes de cailloux, cailloux prélevés sur les bords de la rivière qui file un peu plus bas, après le cimetière et le stade, quand tu descends du village vers la mer. Il y avait là aussi, à gauche de la porte de la salle de bain, une simple table et quelques chaises en bois et en osier pour l'assise, qu'on avait installées pour une espèce de vernissage de fin de séjour, avec vin pétillant et gâteau au choco. Et c'est absolument resté en l'état, deux ans après, lorsque je suis revenue cet été. En sus, au sol, son lot de poussière encore, d'infimes poudres de plâtre tombées des murs et de crottes de chauve-souris.

J'aurais pu ne rien faire de cette pièce que ça aurait déjà été beau. Surtout ses murs. Le village lui-même est beau. Comme les cailloux. Comme juste des points noirs sur les murs de pierres du village. Parce que j'étais venue à Pietrapaola la première fois cinq années auparavant, quand Daniel s'essayait à accueillir quelques artistes et autres amis dans une forme de résidence où tu peux faire ce que tu veux. À peu près. Ça s'appelait Abracalabra. Le village perdait ses habitants depuis plusieurs décennies, il était passé de deux mille âmes à moins de deux cents, on pouvait se mettre à jouer. Et à ce moment-là, ce que j'avais écrit, c'étaient de courts textes carrés à la machine, comme des télégrammes, que j'avais alors déjà projetés avec l'évêque pour les peindre dehors, dans la lumière de l'appareil et la fraîcheur d'octobre. Ils sont toujours là. Il y en a un dans la maison de Daniel, à l'entrée dans la cuisine, le premier pour voir et qui dit Il ne comprenait rien il était bien, les autres dans les rues. Et le premier dehors est justement via Roma, pas loin de l'escalier qui mène à la pièce, précisément devant le nouveau bar, un heureux hasard. Il traduit en italien la phrase Tu te réveilles et tu voudrais pouvoir remercier chaque point de l'univers, avec ses points entre les mots sur quelques lignes bien noirs, bien alignés. La chose avait provoqué son petit paquet d'anecdotes, du voisin mécontent qui combat l'intrusion d'une étrangère dans son chez-lui perso de village de montagne au patron de l'ancien bar, Giovanni, qui en voulait un sur sa terrasse, ça a fait le troisième. Vincenzo, un autre habitant, un jeune avec son prénom tatoué sur le bras, m'avait aidée à repeindre en blanc l'endroit où le dernier que j'avais fait avait été abîmé dès le lendemain. Aujourd'hui il a deux enfants, on s'est salué de loin quand il est passé au volant de sa voiture sur la place principale. Celui qui est devant le nouveau bar où nous avons encore assez récemment chanté et dansé la tarentelle en buvant du prosecco, a vieilli en gardant les traces de la menue réfection subie je ne sais plus quand après quelques égratignures sans doute volontaires, des lettres sont plus noires que le reste plus gris.

Et donc ce mois d'août nous sommes revenus pour trois semaines, le père, le fils et moi. Quelques amis en sus. Je n'ai pas sorti les pinceaux. J'ai regardé les murs, comme ils étaient beaux. J'ai regardé la pièce, comme elle faisait du bien.

Au départ j'avais une autre idée en tête, dont j'avais parlé à Daniel au téléphone quand je l'avais appelé pour savoir si on pouvait venir. J'avais envie de remettre en fonction une petite officine vide qui traîne un peu plus loin, à côté d'un télégramme qui dit Bois, le monde nu dans un verre d'eau et nous, gouttes de joie, et qui a encore ses grands meubles en bois pleins d'étagères sur lesquelles, sans doute, avaient trôné des flacons de toutes sortes d'herbes et de mélanges curatifs. J'avais envie de la nettoyer pour en faire une espèce de lieu d'exposition public où fourrer des spécimens de la flore locale, graines, feuilles, cailloux avec dessins et poèmes en suppléments et où tout le monde aurait comme pu ajouter un don à la communauté, recenser les trésors, laisser fleurir l'ordinaire. Mais ça ne s'est pas fait parce que l'endroit appartient encore à un type auquel Daniel ne souhaite plus avoir affaire, il me l'a dit en arrivant, il m'a dit que

je pouvais toujours essayer sans rien demander à personne avec le risque que quelqu'un ferme la porte avec un cadenas, et non plus d'un simple cordon comme aujourd'hui c'est. Non, ça ne me disait rien de forcer les faits, de m'attribuer un lieu comme ça alors que l'intention était plutôt de faire commun, d'inviter au lien. Alors il restait la pièce aux murs peints.

Munie d'un balai, ramassant une pelle sur place et un seau pour mettre quelque part les excédents inutiles, j'ai d'abord déblayé. J'ai descendu dans le salon les planches qui ne servaient à rien sous le trou du plafond, j'ai déplacé la table et les chaises en passant dessus un chiffon humide, j'ai fait place nette et j'ai ensuite briqué un miroir qui était dans la salle de bain ainsi qu'une jolie coiffeuse dont la glace tenait mal, mais suffisamment, que j'ai placés, l'un et l'autre, dans la pièce. Sur la coiffeuse, j'ai posé un vieux sèche-cheveux beige qui était sobrement élégant et qui m'a permis de caler plus tard un bouquet de graminées sauvages dont les tiges, trop longues, prenaient le vent depuis la fenêtre ouverte de la salle de bain jusqu'à le faire régulièrement tomber. Longtemps je n'ai pas su comment placer les quelques meubles, et puis j'ai mis la table en plein milieu, quatre chaises autour, les deux petites dessertes à côté de la poutre qui retient le plafond. Comme celles-ci s'ouvrent en entier par-devant, j'y ai rangé dedans les originaux des livres des vivants, de l'espace-temps et du doute et de l'ignorance, dans l'une, et dans l'autre les anciens poèmes de cailloux. Et j'en ai sorti un paquet de feuilles blanches pour fax avec leur bordure trouée, qui devaient probablement avoir attendu sagement trente ans pour servir à nouveau. C'est avec elles que j'ai tapé les nouveaux livres, neuf livres faits d'une feuille pliée en huit, qui font comme des éventails et de la pièce une discrète petite prairie d'intérieur. Pendant quelques jours, j'ai associé à la balade avec mon fils après la sieste une récolte d'herbes folles et sèches pour ainsi composer une série de bouquets que le temps ne peut pas tellement dévorer. En guise de vases, j'ai demandé à Domenico, le serveur du nouveau bar, les bouteilles de Campari que nous avons bues pendant la soirée en hommage au saint du village. Ce sont des bouteilles en verre en forme de cône, courtes et sans étiquettes, parfaites. J'en ai posé deux sur la coiffeuse, deux sur une des dessertes et une sur l'autre, et c'était bien assez. J'avais aussi lavé trois casseroles rouges que j'avais trouvées dans la cuisine et qui s'empilent avec leur deux anses qui dépassent, je les ai mises sur la desserte au vase d'une seule tige presque horizontale d'une espèce de bruyère couleur rouille qui pousse partout, et dedans j'ai versé un peu d'eau pour des galets que j'avais remontés de la plage, qui ont une ligne blanche sur fond gris, blanc ou noir et qui sont beaucoup plus beaux quand ils sont mouillés. À côté, une feuille de figuier de la taille d'une main d'enfant et sur laquelle j'ai tenté d'écrire quelque chose, mais elle était trop cassante, on n'arrive pas à lire. Enfin, une pile de carrés de papier, les premiers que j'ai tapés une fois la pièce en ordre, une soixantaine sur le mode répétitif de la tournure « encore ce matin », un verbe et un groupe nominal, une dédicace un peu détournée à mon frangin puisque c'est aussi lui qui m'avait fourni le papier en le volant dans un temple au Japon et qui, il y a plus de quinze ans, m'avait offert une centaine de cartons avec écrits dessus

Encore ce matin le monde et un verbe d'action. Encore ce matin se tordent les troncs d'oliviers. Encore ce matin nous apprenons à vivre. Encore ce matin danse la lune. Sur le miroir de la coiffeuse, dans l'accroche en laiton qui le fixe en haut, j'ai glissé un ruban de mots que composent trois feuilles de fax et qui racontent le livre de la pierre. Il vole avec le vent qui ferait tomber le vase, n'était le sèche-cheveux.

C'est tout. La pièce est encore largement dégagée et par exemple tu peux t'y poser en plein après-midi, quand il fait trop chaud dehors. Par la fenêtre près du trou du plafond, tu vois la mer à l'horizon, après les collines, le stade, le cimetière et surtout, en avant-scène, le toit de l'école démolie qui brille parce qu'il est entièrement recouvert de panneaux solaires. Par l'autre, certains soirs, tu peux voir des gens assis aux tables du nouveau bar, installés au-milieu de l'étroite via Roma devant la peinture qui fredonne ce désir de croire à l'univers. Tu vois un coin de gouttière, des murs gris, les pavés au sol et quelques capsules qui ont sauté quand on ouvre les bières. Tu vois la lumière qui rentre là, parcimonieusement. Il n'y a pas de poussière qui vole dans l'air comme des lucioles. Si tu t'assois au centre, devant la table en bois et face à la fenêtre qui donne sur la ruelle, tu vois le reflet d'un bout du livre des vivants dans le miroir qui a un coin cassé. Tu peux entendre des chiens qui aboient, une musique pop, la mélodie de l'église, tu peux t'arrêter sur le ruban de papier qui flotte avec le vent de la salle de bain. Tu peux imaginer qu'on a dormi ici mais tu ne sais pas trop comment, maintenant que c'est comme ça, une pièce. Il manque certainement un lit, une lampe de chevet qui éclairerait jaune ou un fauteuil au creux duquel tu laperais tout ton soûl de silence. Tu peux aussi faire comme Victoria, l'amie d'une amie qui est venue deux semaines et qui, après avoir lu regardé écouté souri froncé les sourcils peut-être même humé, s'est assise avec moi à la table au centre, dos à la fenêtre qui donne sur la ruelle, a sorti une feuille pliée et s'est mise à écrire un acte de psycho-magie pour écrire ce qu'elle ne se sentait pas encore capable de dire, pour l'écrire et le mettre dans une bouteille fermée et nager dans la mer et laisser la bouteille. Ni plus ni moins. Sur sa feuille elle a recopié la dernière phrase de la première page peinte au mur qu'elle avait en face d'elle, rien ne s'éteint ici dans l'annonce d'une aube neuve.

II

Un toit ne suffit pas pour avoir une maison. Le toit d'une hutte, par exemple, n'est en réalité que l'effet du regroupement en pointe des branches qui font les parois. Alors sans doute faut-il quelque chose comme des murs pour avoir une maison, et une porte. Quelque chose comme un creux avec une entrée pour entrer, se lover et sortir.

À Pietrapaola, il y a de nombreux trous dans la roche, des cavités fabriquées de mains d'hommes avec leurs outils bien rudimentaires et dont j'ignore la date mais qui

semblent vraiment très anciennes. Elles servaient encore il y a quelques décennies pour les poules ou les ânes, un bardage en bois fixée devant. Aujourd'hui on y trouve des déchets, des trucs dont on veut se débarrasser ou qui ne servent plus, sans porte. Il y a aussi beaucoup de maisons abandonnées. On pourrait croire qu'elles n'appartiennent plus à personne mais en cherchant un peu, tu découvres un propriétaire. Le village est typiquement ce qu'un village devient quand peu à peu ses habitants s'en vont ailleurs à cause de la misère et du travail qu'on espère peut-être trouver grâce au tourisme près de la mer. À cause des études, aussi, et probablement parfois pour de bonnes raisons, voir du pays, rencontrer des gens, ne pas être comme ça tous les fichus jours de toute une vie à fourrager la terre en épargnant ce qui est nécessaire pour se payer une belle sépulture. Ne pas seulement hériter de l'existence qui nous est prévue, mais se faire son trou soi-même, essayer autrement comme on a autrement essayé en venant ici dans les années 70 avec des rêves de communauté et de retour à la nature. Le bar en ce temps-là était connu dans toute la région parce que c'était une allemande qui le tenait, et elle passait du rock. Dans les années 80, la boîte de nuit Le Kleopatra, dont on peut encore lire l'enseigne et apercevoir la pyramide sur le chemin près de la route principale, imaginez qu'elle accueillait vingt mille personnes le samedi soir. On ne songe plus aux grottes ni aux maisons sous les figuiers, on ne veut plus seulement chanter la sérénade et danser en troquant ses sabots contre des ballerines, on veut du lourd, du frénétique, de l'électrisé, on ne souhaite rien tant que se sentir soulevés dans les bras géants du monde, ne serait-ce qu'un soir, s'alléger comme des poussières dans le vent du délire planétaire. On se fiche pas mal d'avoir sa maison, on voudrait surtout planer au-dessus, et on peut louer. Mais l'âge de pierre n'est toujours pas fini.

En vrai c'est un village qui a deux noms : Pietrapaola Paese, dans la montagne, et Pietrapaola Marina, qui vampirise les âmes. Le sablier s'écoule de haut en bas, de la rocaïlle aux galets aux grains fins qu'on peut verser les deux mains comme une vasque percée pour écouter le bruit sur une pomme de pin. Seuls quelques fantômes hantent encore les ruelles et les grosses bâtisses accrochées aux collines, et ici ça ressemble tout entier au spectre récalcitrant de ce qui s'allonge aujourd'hui de part et d'autre de la route principale avec ses boutiques faussement modernes et pourtant déjà désuètes, ses lotissements balnéaires orange pâle, ses supermarchés Conad et ses stations-essence qui ont pour emblème une sorte de lion à six pattes. Sauf que donc, en haut, c'est beau. Et personne ne s'y trompe. On a envie d'y être et on y est, par exemple pour la fête de san domenico le protecteur éternel. La fanfare y est, les petites vieilles, les descendants allemands des habitants d'origine, le prêtre et l'enfant de cœur, air hautain, ventre bombé, à qui on donnerait deux fois plus que son âge et dont le récit historique, après la messe, s'embourbe dans l'improbable musée à deux salles qui est aussi via Roma, juste avant le nouveau bar. La beauté s'accroche aux pierres. Et beauté mille fois, c'est clair, ces maisons vides qui font encore rêver. Sisyphe remonte. C'est le film de Daniel, un documentaire autobio-poétique qui lui a demandé cinq ans, qui honore les sons mille fois sonnants rebondissants sur les façades, une procession, des ânes, un accordeur de

cloches de chèvres, une collection de cassettes où sont enregistrées toutes les chansons du coin et une cascade de ballons de baskets dans les rues désertes. Entre autres. Cinq ans c'est long, ce sont mille relations, des émotions, des récoltes d'olives et des jours à se demander pourquoi. C'est un village dont on part et auquel on revient précisément pour, Daniel résume cet été, apprendre à faire des films, réparer des maisons et cuisiner. La base. Ensuite évidemment qu'on rigole quand arrive la nouvelle idée, une campagne tambour battant pour devenir maire grâce à un projet ambitieux, réaliste et sensationnel : faites place, après Abracalabra, l'espèce de résidence d'art et autres choses de pierres, voici Pietrapark, le Luna Park du futur, embarquez dans les montagnes russes qui décollent du sommet du rocher-phare pour carrément traverser les cloisons !

Et pourquoi pas. Cela vaut son pesant de crédibilité parmi les projets artistiques, de ceux qui visent – pour être *fashion* – le repeuplement. On allie valeurs esthétiques et sociales et détournement du sérieux pour la franche allégresse, travaux manuels et ornements rupestres, on veut dynamiser des lieux en perte de vitesse, allons-y pour la vitesse. Sur le plan politique, quant aux transformations que requièrent donc ces zones sinistrées par une logique économique sans pitié, à Amnéville, par exemple, une ville de Moselle que la fermeture de toute l'industrie minière et sidérurgique de la région a laissée à l'agonie, le maire n'a pas fait autre chose. Pendant une vingtaine d'années, il a parié sur l'attractivité ludique, installant une patinoire, un complexe de salles de cinéma avec option 3D et pop-corn XXL, un bowling, plusieurs espaces de thérapie en eaux thermales et même l'un des plus grands zoos d'Europe. Considérant sa mission comme celle d'un chef d'entreprise, et donc sa ville comme une vaste multinationale, il a pu se targuer de rendre de l'argent à ses employés tellement qu'elle dégorgeait, la manne des loisirs. Le village du haut pourrait ainsi bientôt se voir glorifié de deux nouveaux noms : Pietrapaolarte et Pietrapaogioco. Ne reste plus qu'à remplir des dossiers et encore des dossiers, histoire de bien communiquer pour les investisseurs. Mais on peut être plus audacieux, penser au sport, notamment, toujours gagnant pour l'engouement général et même contagieux sur les crêtes. Un vaillant super-trek avec des épreuves depuis la mer vers les hauteurs, des périls dans les pentes arides. D'abord tu nages, ensuite tu grimpes sur ton vélo et tu finis en courant jusqu'au parc de la Sila, cette forêt dont aucune digne carte ne recense les chemins. En somme c'est à peu près ce que fait Stefan, de temps à autre. Stefan est un ami de Daniel qui vit à Berlin et qui a acheté une maison pour la retaper il y a trois ans. Il y est encore, à la retape, quand il peut. Cet été il a embauché Domenico, le serveur du nouveau bar, pour brasser des tonnes de sable à changer en ciment et porter des poutres en acier, rendez-vous sept heures, on bosse on bosse on bosse et on prend son vélo pour aller piquer une tête. Et s'éloigner jusqu'au point de disparaître du rivage. Et remonter ensuite. Et renchaîner. Ne manquent plus que les concurrents. Pietrapatletico.

Adoncques habiter, quelle frilosité ! Il semble que la vie ait d'autant plus de goût à monter des demandes de subventions pour des projets innovants. Mais il faut aimer ça.

Le film de Daniel, *alla fine, bravo*, existe. Sélectionné dans un bon festival en Suisse qui n'a pas pu avoir lieu à cause de la conjecture épidémiologique mondiale mais qu'on pouvait voir en ligne en se dépêchant un peu pour profiter des places réservées. C'est une tentative de réconciliation douce entre des choses toutes personnelles et le désir que ce village ne tombe pas dans l'oubli jusqu'à plus rien, parce qu'il est beau, qu'on s'y projette comme si c'était une solution concrète à un problème global, une sortie locale à un malaise partagé. Parce que c'est quand même rare de se sentir bien. Parce que même quand ça coince entre voisins, à Pietrapaola, ça continue à n'être pas ce qui retourne le ventre ailleurs. Parce que s'il y a une décharge, près du stade, il n'y a ni publicités, ni vitrines moches, ni barres glauques, ni MacDo, ni centre d'impôts ni tours où maudire le ciel, rien qui pollue comme ça indécemment la vue, l'odorat, l'ouïe, le cœur et l'esprit. Il y a de la misère, oui, des petites vies, de la tristesse mais pas de grosses médiocrités, pas de bidonvilles, villas de luxe, bêtises bourgeoises ni beaufs. C'est paysan, c'est simple, c'est un tas de pierres. Magnétique, dit Laura. Et là-dedans une pièce. Quelques herbes séchées, les vagues à l'horizon, des cailloux, des figues, des livres en papier et des potes, Pietrapamici, des rires et des connivences, allez, Pietrapamore.



III

Le livre de la pierre

Qu'est-ce que nous faisons là, quelque part ici-bas ? Quelque part n'importe où, pense à n'importe où quelque part et prend place, qu'est-ce que ça change ? Et qu'est-ce qui nous arrive dans la suite des jours, en heures, en minutes, secondes, années, qu'est-ce ainsi que nous traversons et faisons traverser, quand c'est nous-mêmes qui devenons le sablier ? Qu'est-ce que nous faisons vivre à ce qui nous fait vivre ?

Pendant que toujours dure la pierre, qui s'effrite infinitésimalement.

Qu'est-ce que tu tricotes avec ton passé, qu'est-ce que tu trafiques, qu'est-ce que tu permets ? Pendant que rit la pierre des questions qui nous travaillent.

Qu'est-ce qui compte, qu'est-ce qui compte pour toi ? Qu'est-ce qui compte pour une pierre, mais pierres jamais ne seront, pierres que toujours nous posons pour bâtir et jamais pour la voir rouler, la pierre unique fermant la tombe. Pierres sans histoires, pierres dociles à servir nos besoins, nos lubies, occuper le creux de nos mains.

Absolument le contraire de nous, imbibés d'eau, pierres sans chair.

Et danse avec les pierres, danse danse enjoué sur la pente, résiste et fais danser la pierre comme les dents dans ta bouche que la farce éclabousse. Et fais danser la lune qui fait danser la mer, qui est si attirante, qui est tas de cailloux et terriblement belle et qui veille doucement et danse avec la lune qui danse avec la terre et conjure ce qui coince et qui change en grelots les graviers mange-plumes.

Qu'est-ce donc qui parfois nous empêche de danser ?

Et vaille nous dansons, nous séduisons les pierres et les pierres nous séduisent et comme ça nous tournons comme tourne la lune et ce que nous faisons est poursuivre la ronde.

L'histoire de l'humanité est l'histoire de ses murs. L'âge de pierre n'est pas fini. Rendre solide la condition même de notre séjour. Et commencer avec l'âge de pierre implique en somme que le mouvement de l'humanité consiste à s'alléger. À faire danser les pierres, à bouger les frontières, à creuser l'immuable.

S'endurcir est le piège de l'homme.

Absolument le contraire de nous, qui avons de la peau pour attendrir nos os.

L'histoire de l'humanité est l'histoire de ses percées. De ses trous, des tunnels qui offrent de ne pas avoir à déplacer des montagnes. Des roches creusées par l'écoulement d'un filet d'eau.

Impatiente humanité.

Qu'est-ce que nous faisons là, pour qui nous le faisons, avec qui, avec quoi et comment, et pendant combien de temps, et où, là ? Sitôt sortis, sitôt à nous construire un nid. Encourber la roche, ajouter des angles droits et où les angles morts ?

Quelle idée de tailler des statues dans la pierre la moins malléable et ensuite d'inventer des histoires qui les voient s'animer, comme si grand besoin nous avons de consolider notre présence. Comme si la matière molle et périssable ne pouvait prétendre à autant d'importance.

Il faut que ça dure, il faut dur.

Quelle idée, la sécurité, sur le sentiment d'être libre ? Solide ou solidaire ? Tu dois ou tu peux ? Qu'est-ce que nous pouvons faire, mises à part des colonnes, des tours et des étages, des montagnes nous-mêmes érigées en sommets ?

Nous pouvons faire des cairns en acceptant le risque de l'effondrement.

Quelle idée de maudire la chute comme un signe moral alors qu'évidemment si tu montes, tu peux tomber et tomber comme la pierre, dans un fracas de tous les diables.

Absolument nous, sans ailes et obstacles du vent.

Qu'est-ce que nous faisons là, à contempler les pierres qui flottent la nuit dans le grand noir et qui scintillent et alors quoi, qui servent encore, qui nous aident à nous repérer, à concentrer nos songes, qui ponctuent nos errances en tuant le néant. Nous faisons des constellations.

Quelle idée ce serait d'aligner les cailloux pour ranger la plage, des plus gros aux plus petits, ou par couleurs, formes et poids ? Qu'est-ce que nous faisons vivre aux cailloux que nous piétons ?

Absolument heureux d'être comme ça massés.

Absolument étanches dans leur devenir sables.

Qu'est-ce qu'à prouver nous avons en portant les débris, les briques et le ciment, quand par le cycle et la friction, tout redescend ?



IV

Via Roma, juste avant le nouveau bar après la pente qui passe sous le porche, tu peux monter une volée d'escaliers jusqu'à une porte verte et, si tu as la clé, entrer, traverser la cuisine puis l'ancien salon, monter encore une volée d'escaliers et comme ça tomber sur la pièce qui a deux petites fenêtres, une poutre qui retient le plafond à l'endroit où il a un trou, une porte basse donnant sur la salle de bain avec son portemanteau en forme de clown allongé plein de couleurs et des murs vraiment sublimes. Au-milieu, une table en bois et quatre chaises de chaque côté, un paquet de feuilles de fax posées dans un coin au cas où. Près de la fenêtre qui s'ouvre sur la via Roma, la coiffeuse, son sèche-cheveux, sa glace, le ruban du livre de la pierre et deux bouquets. Près de la poutre, deux petits meubles, des livres, un tas des feuilles de papier carrées et une seule de figuier, trois bouquets, trois casseroles rouges et leurs cailloux. Un peu plus loin, enfin, à côté de la fenêtre qui s'ouvre sur la mer, un miroir et son angle cassé. Le sol est en planches.

Sans doute qu'ici tu pourrais pique-niquer. Tu pourrais aussi décider d'organiser des combats de coqs, de chiens ou de grillons, ou bien des courses d'escargots, ou plus probablement des ateliers de dessin, de céramique, de slam, de rap ou des séances de yoga ou même une annexe du bar version salon de thé café frappé, ou un petit théâtre de marionnettes ou encore filmer des vidéos de danse pour tik-tok ou n'importe quoi, ou rien. Ou tu pourrais aménager un peu et accueillir des migrants, monter une épicerie, faire du *coworking* en *openspace*, c'est ça, parier sur le numérique et créer une *start-up*. Le mieux serait quand même d'avoir l'eau courante et l'électricité, de remettre les toilettes en état et alors là, enfin, tu pourrais faire en sorte d'habiter. Ce n'est plus tant le règne de la poussière et des débris, tu sais manier un balai. Et donc chacun peut venir même s'il n'est pas géomètre, mais il y a une condition indiscutable, à savoir d'avoir la clé, premier stade de l'accessibilité. Un monte-charge et quelques travaux subséquents permettraient également d'ouvrir le lieu aux handicapés.

En l'espèce, cocasse est l'existence de cette pièce. Après coup j'ai le sentiment d'avoir créé comme des vestiges contemporains. Peut-être qu'un beau jour quelqu'un la découvrira quand tous les amis seront morts et que la porte ne tiendra plus et qu'il n'y aura eu aucune forme de legs officiel. Et alors on se demandera à quoi donc cela pouvait servir, ce qui diable s'y passait, à quoi ça rime cet arrangement. La pièce aura l'air des grottes d'aujourd'hui. Pourquoi parbleu ces écritures pas même en italien, pourquoi manque-t-il des passages et pourquoi cinq bouquets, deux glaces, trois casseroles, neuf livres, vingt cailloux dont un en-dehors de l'eau et soixante-seize morceaux de papier carrés ? Peut-être que la plupart des réponses sembleront décevantes quand on aura compris leur contingence, le fait que, globalement, les nombres dépendent du processus de fabrication, comme par exemple ces soixante-seize carrés qui s'expliquent comme suit : une fois posée, centrée et collée à un bord, une machine à écrire sur la table en bois, et étant considérée la taille des carrés, celle de la machine et celle de la table, il ne peut en être produits et disposés de part et d'autre que ce nombre-là. Les trois casseroles proviennent de la cuisine, les cinq bouteilles qui font les vases des bouquets n'ont d'autre cause que celle de ne pouvoir être davantage, vu le peu d'endroits où les poser. Les cailloux, c'est le hasard, aussi parce que le poids dans le sac empêche l'excès. *Et cætera*. Le transcendant est mort, vive l'immanence, l'absence de parce que piochant dans les symboles.

Encore que je me demande ce qu'il avait dans la tête, l'homme qui a peint dans les grottes, les grottes que nous connaissons avec leurs dessins d'animaux et de contours de mains soufflés. L'homme ou la femme ou au pluriel, enfants, vieillards, comment deviner. Parce que c'est évident qu'on se demande à quoi elles servaient, ces grottes, comme si forcément elles avaient dû servir à quelque chose, rien n'est purement gratuit. Et on se dit, ou bien c'était pour des cultes à quelques divinités, quelque idée de divin, surnaturel et respectable, ou bien c'était pour faire de l'art, faire joli ou fournir le décor pour des festivités pleines de flûtes, tambours et autres danses autour du feu. Ou peut-

être que c'était pour la postérité, laisser des traces de leur passage ou même un peu comme de la science, étudier les formes des choses en tentant leur imitation, surtout les bêtes, et pourquoi pas chasser la peur, sublimer la menace, conjurer le sort, communier avec les morts, aussi, d'une manière ou d'une autre, bien que ce ne soit pas là qu'on les ait enterrés. On ne sait pas mais ce dont on ne doute pas, c'est de ça, que ça devait bien servir à quelque chose parce que vu les conditions de vie, la communauté n'aurait jamais laissé un type, une nana ou une troupe de gamins même accompagnés, n'aurait jamais autorisé quelque membre du clan à s'enfermer avec ses pigments, ses marteaux en silex et ses plans dans la tête *pour rien*, juste le plaisir de faire. Pendant que dehors tout s'agite, il faut trimer pour manger, se protéger des aléas du climat, des prédateurs, des pièges divers, consolider son séjour, construire une forme de proto-justice dans les rapports humains et ainsi augmenter, renforcer, magouiller pour durablement asseoir nos chances de survie. Mais on ne sait pas. À quoi pensait ce type ? À quoi frère tu pensais, à quoi sœur tu œuvrais ?

Dans l'été chaud de ce mois d'août, hein, qu'est-ce que ça a signifié de venir ainsi se cloîtrer pour nettoyer, déplacer des meubles, briquer des miroirs et écrire ? À la différence du premier projet sur l'officine qui se voulait futur espace public, possible partage d'informations sur la faune locale, entre autres, et dès lors se pouvait concevoir comme un véritable projet d'art en commun, comparable en ceci à ce qui se défend dans les milieux culturels avec des plus ou moins bonnes intentions, et aussi à ce à quoi cette sorte de résidence Abracalabra aurait encore pu donner lieu, au sens propre, même si ça sent la fin, ici la pièce ne paraît rien offrir de très substantiel. C'est un bureau, perso. Un musée, privé. Un espace de prière, pas très ouvert. Un laboratoire, dans le noir. Ah mais oh que non, c'est ça sans les virgules ou bien c'est autre chose parce que si c'était ça, il manquerait bien des points. Dans la pratique ça ressemblerait à de l'auto-confinement volontaire et dieu sait si les gens ont des trucs à dire de cette expérience-là, récente, évocatrice, sinieuse. Comme si c'était si rare de ne pas sortir et d'être présent quelque part sans avoir prévu d'y faire quoi que ce soit en particulier.

Voilà. Aller quelque part faire quelque chose sans savoir vraiment quoi ni bien pourquoi, au juste.

En vrai je n'y suis pas allée beaucoup, quelques heures ça et là pendant la sieste du fils, pendant que le père attendait son réveil, quelques heures volées à l'heureuse sociabilité amicale, à l'heureuse et tumultueuse histoire de vies croisées, puisque nous étions une petite dizaine en tout, nous connaissant peu, beaucoup ou pas du tout et que nous avons le temps des vacances. Peut-être que le type dans sa grotte il pensait justement à eux, à la tribu au complet, aux scènes du quotidien, de l'ordinaire, de ces secondes qui sans répit s'enchaînent avec leur lot de désaccords et de fous rires, à cette fureur sociale, à ce jeu d'ombres et de lumières auquel nous participons bon gré mal gré

et peut-être même qu'il aurait pensé à ça, s'il avait parlé français, à la polysémie du mot « pièce » lui-même qui raconte beaucoup, et à comment composer avec tout ça :

- la pièce que tu habites
- la pièce que tu assembles
- la pièce que tu amasses
- la pièce que tu joues.

Je développe, frère, je développe avec toi. Avec des numéros aux quatre coins, pour passer des ronds aux carrés.

1. Il y a donc la pièce que tu habites, si jamais tu as cette chance-là. Immeuble, maison, cabane, hutte, chambre de bonne, taudis, loué ou possédé, ce qui te met à l'abri des intempéries, de la mauvaise fortune et du dehors compliqué. Nos intérieurs. Comme le corps ne suffit pas, il faut l'habiller, puis nous terroriser. Séries de portes et de fenêtres, d'issues de secours aussi. Et ce que dedans tu y installes, rideaux et tapis, tentures et placards, armoires, tables, chaises, lits, et ce qui le traverse en tuyaux, eau, électricité, conduits d'aération, gaines pour protéger du gel, chaleur de radiateur ou poêle à bois, tout ce à quoi tu dois réfléchir pour assainir ton espace vital, chaque fois branché à l'extérieur. Daniel répare des maisons à Pietrapaola, les rénove, les prête et parfois les occupe. Stefan aussi, sporadiquement, avec ses rêves d'autonomie énergétique. Victoria dans la Nièvre a trouvé pour pas trop cher à se caler comme ça, développer un jardin, nourrir des poules, chercher encore une forme d'autosuffisance. Toujours c'est un sujet, cette pièce à vivre, de quoi nous avons besoin et ce que nous sommes prêts à bâtir nous-mêmes jusqu'à cette tendance relevée par Elvina, fréquente en certains milieux, souvent masculine, jeune et assez bien née, de vouloir viscéralement se construire son propre nid de ses propres mains pour enfin prendre son envol. S'enraciner, en somme, par auto-engendrement de sa coquille. Toi l'homme des grottes, tu sais que là où tu peins n'est pas chez toi, tu voudrais que prétendre à la propriété ne se justifie que par la possibilité d'accueillir et tu sens bien que ce qui nous appartient se retourne parfois en lieu qui nous retient, en errances de fantômes prisonniers de l'adresse qui les force à rester, à hanter encore. Mobiles par nature, la question du où ne parle qu'à la condition de savoir déjà quand nous sommes, car des couches et des couches de temps s'égrènent au même endroit. Nous habitons sans doute où nous dormons plus souvent qu'ailleurs. Laura dort souvent à Rome, Agatha ira dormir à Panama pour toute l'année prochaine, le père, le fils et moi créchons à Rouen. Pour les villes. Toi l'homme des cavernes, connais-tu les villes, les pays, les frontières, les murs, les murailles et les tours de verre ? Tu peins des surfaces, tu vois des espaces et des vides et des courbes et tu les accentues, tu les suis, tu reconfigures. Et toi la femme nomade, que n'as-tu faire des pièces quand il suffit d'une tente, et pourtant tu pourrais vouloir en porter une de plus, une tente pour rien, une pièce pour héberger l'air, sentir les voix du vent, pour être quelque part nulle part en fonction

définie. Et sur votre trajectoire, vous tomberiez soudain sur un paquet de ruines, tu époussettes une pièce, tu la fleuris menue et c'est déjà le jour où fermer ses valises.

2. Il y a la pièce que tu assembles, celle des choses produites, des systèmes de jointure, des rouages mécaniques, des connexions et des ajustements variés. Ou celle des puzzles. Sur une colonne en-dessous de la terrasse que nous avons à Pietrapaola, Jan, un ami de Daniel, a fait une de ses œuvres d'art qui consiste à boucher les trous d'un édifice en pierres, tuiles, ciment ou béton avec des Lego de toutes les couleurs. Chez nous c'est le siphon du lavabo de la salle de bain qui gouttait, et Daniel a géré fissa. Bricolage et ingénierie, débrouille et technique, bâtir, détruire et recycler, texturer, lisser, caler et recalcr. Chaque bris compte, les morceaux et les bouts sont mille fois plus nombreux que les pièces véritables et sur les étagères des magasins de construction, chaque détail signifie. Des millions de clous, de vis, d'écrous, de boulons, de planches ou de câbles attendent bien rangés selon le matériau, la longueur, la largeur, l'épaisseur, le poids, le diamètre, la résistance, la flexibilité et j'en passe. Dire qu'un objet n'est pas une pièce et qu'une pièce est toujours en quête d'une autre pièce pour se sentir vraiment elle-même. Comme pour avoir un salon, il faut une maison au complet. Comme pour un pion, cela suppose un jeu. Le type qui peint dans sa grotte est membre de son clan et vu comme ça c'est une pièce de l'horloge clanique, mais c'est au figuré parce qu'au sens propre, il est ce qu'il est, point. On a constaté ça avec l'apparition de l'homme moderne, libre et indivisible, individu sorti de son état d'organe du corps social. Pourtant même un point, pour être authentiquement un point et pas un gros pâté, a besoin d'au moins deux lignes qui se croisent, fussent-elles droites, courbes ou en zigzag. Parmi les décombres déblayés sous la poutre qui retient le plafond troué, j'ai trouvé une dizaine de vieilles vis à têtes rondes avec leur bride oxydées, je les ai passées sous l'eau et mises à sécher au-dessus du lavabo de la salle de bain mais je n'ai pas su quoi en faire. Parfois on ne sait plus quoi faire des pièces usagées surtout quand elles sont en métal rouillé, on ne sait pas quoi faire de nous dans la machine collective et on a des plombs qui pètent dans la tête comme si dedans tout déraillait. Il n'existe à ce jour pas de magasin pour neurones, synapses et cellules, on ne produit pas ça, pas de stock donc pour changer nos circuits mentaux. On fait dans l'hasardeuse combinaison, on saisit nos outils pour éviter comme on peut les embrouilles, répondre au comment dans l'instant des explosions et viser comme il se doit les rééquilibrages. Manifestement, dans un groupe, quand une pièce dysfonctionne, les retombées sont pour chacun, de façon plus ou moins durable. Et profonde. Avec rebonds. On peut choisir de mettre de la distance entre les pions ou de changer les règles, on peut imaginer des protocoles de résolution de problèmes, de sublimation du conflit, d'harmonisation des flux, on s'arrange avec soi-même et le reste on le balance dans la mer dans une bouteille fermée, au cas où. L'homme des cavernes croit-il franchement que le propre de l'homme soit l'adaptation ? Les mains sur la paroi disent l'ineptie, la présence qui racle et qui grince, la rugosité sous la paume calleuse, la langue qui bafouille, l'impossibilité de parvenir au mot juste, à la pièce parfaite, l'idéal d'un monde puzzle alors que chaque pièce est plutôt comme

un pop-corn, unique et sans aucune obligation ni facilité d'avoir des atomes crochus. On peut s'entendre à condition d'un but commun, c'est encore l'histoire d'être utile, de servir une fonction, un intérêt clair et distinct et semblable à toutes ces minuscules ou moins minuscules pièces détachées, par exemple, qui, quand on les attache dans le bon ordre, permettent de monter en voiture pour aller à la mer. La mer, elle, est sans pièce mais composée de molécules et pleine de grains de sable parfois gros comme des galets, ce qui est tout à fait différent. Les galets on les met dans une casserole et ça ne fait rien, pas même une soupe de cailloux, les soupes étant plus proches de la mer, à savoir constituées de morceaux anciennement vivants et pleines d'eau. Les fragments de pensées qui baguenaudent dans ma tête quand j'écris assise devant la table en bois, pour glisser du statut de molécules à celui de morceaux de légumes ou de cailloux jusqu'à celui de pièces, requièrent des phrases, et seulement juste des phrases, des qui font un paragraphe ou deux ou trois ou un récit, un poème, en somme quelque chose qui puisse être pris pour un truc qui marche, disons pas en panne. C'est plus direct avec la machine à écrire qui emboîte des marteaux qui encochent des lettres à travers le ruban d'encre sur la feuille qui voudrait rapiécer, à l'aide de son sens, les franges et les mauvaises coutures qui découlent de nos accidents. Bon, au sens strict, on fait rarement des pièces en papier, sauf à compenser une carence de longueur de pied, de table le pied, pas de vers. Et pendant ce temps, chacun s'essaya aux Lego en piquant dans le sac de Jan, le surplus qu'il avait laissé après son œuvre. Agatha fit un arc-en-ciel, Laure un dégradé et le père une figure en forme de diamant avec une couleur pour chaque rang et pour défier l'usage normal, bidimensionnel, du jeu. Stefan l'a prise en photo. Et puis le père avec le fils, par un banal après-midi, sont allés réparer la colonne en comblant la béance laissée par quelque lointain vol d'une partie de l'œuvre, ils ont réparé la réparation et réintégré ce qu'il manquait pour son intégrité. On respire.

3. Car voici le nerf à vif, la pièce que tu amasses dépenses tournes et retournes au fond de tes poches et qui sonne seulement si tu en as plusieurs et que tu sors enfin pour payer ton pain de ce jour, que personne ne donne sans ça. Dont le bruit s'est éteint dans sa formule billet. Avec laquelle les enfants préhistoriques n'ont point acheté de bonbons mais nous des fruits et légumes quand va savoir quand s'arrête la camionnette au pied de la maison, à côté des Lego. Quand dis pour un euro tu règles ton compte au bar pour une bière. Économie de bout du monde et de marché sauvage. J'imagine une seconde la totale disparition de la monnaie et de n'importe quel type de fiduciaire, le temps qu'alors sans préavis nous gagnerions. L'argent est d'abord un *business* d'attente et d'impatience pour en accumuler, en prendre, en recevoir, en perdre le moins possible. En conséquence de quoi c'est bien plutôt lui qui est du temps qui file, et pas l'inverse. Après ce qu'il y a de remarquable, à Pietrapaola, c'est la propension de quelque vieux à t'offrir pendant ta balade, qui des figues noires, qui des tomates avec du basilic tout frais cueilli, qui des friandises à ton fils comme à l'âge des cavernes. Le sujet reste sur toutes les lèvres, comment gagner sa vie sans la perdre et entre ceux qui ont un salaire et ceux qui galèrent, ceux qui en font des caisses à la manière d'apothicaires et ceux qui

voient à peu près combien ça vaut et basta. Avec Daniel un soir on a parié dix balles sur une feuille qui dansait et c'est moi qui ai perdu parce que la feuille, que non, ne dansait pas toute seule, il y avait un fil, un fichu fin fil d'araignée de poussière de dessous le meuble et alors j'ai bien dû régler ma dette. Sur le billet j'ai frappé trois lignes et quand il a vu ça il a dit Bravo, donc je peux plus l'utiliser, j'ai juste envie de le garder, *bello*, il a souri, c'est de la monnaie de singe, oui. Nous faisons des choix dans la façon dont nous nous engageons, nous sommes tous tellement riches à l'intérieur et nous évaluons nos vertus à l'aune de ce qu'il nous en coûte. De quoi avons-nous besoin pour satisfaire nos fins, quels moyens, la matière, quel prix pour être bien, toi homme des grottes peut-être rêves-tu déjà d'un oubli planétaire de cette bêtise titanesque. Et quel que soit ce qu'est cette pièce ou ce qu'elle deviendra, en vérité pourvu qu'elle soit gratuite, ça n'est pas plus naïf que de s'obstiner à raisonner dans les termes des riches. J'aime autant l'idée qu'elle soit comme un revenu universel. Et je déteste les nerfs à vif. Les nerfs à vif sont gonflés d'impatience et gaspillent le temps qui file à devoir s'apaiser pendant que toujours si lents à pousser sont les épis de blé. Dont le bruit s'est éteint dans leur formule fronton. Que le vent fait danser sans fil et sans valeur près du sèche-cheveux.

4. Parce qu'enfin il y a la pièce que tu joues et qui n'est que très rarement, voire qu'il est impossible de penser comme un *one-woman-show*. Multiples sont les acteurs, les scènes, les actes à l'infini, les masques n'en parlons pas et les coulisses qui depuis quelques décennies, voire plusieurs siècles, n'existeraient même plus puisque la vie est un théâtre. Cela reste à prouver. Nous n'osons pas encore manipuler le soleil comme un vulgaire projecteur et le noir absolu, ce qui littéralement invente le suspense et permet le spectacle, est parsemé d'étoiles ici-bas. Les tirades ne sont pas prévues, personne ne souffle quand nous peinons ou qu'à nous-mêmes devons les allègres saillies. Le sort est plus retors que n'importe quel excès d'imagination. Mais le sort, d'accord, on lui coupe le cou en décidant d'apprendre à nous exprimer. Encore ce matin nous ressentons des émotions. Depuis avant toi, homme des pierres, nous lancinons entre le faire-semblant et le faire tout court, trichant sur la branche au moment de la tâche. Je ne sais pas à quoi nous jouons, si nous jouons et pourquoi, et pourtant nous y sommes et nous voudrions que nos sentiments sonnent juste. Que la beauté ne suffise pas, ainsi va la tragédie. Il faut apprendre apprendre apprendre nos arpegges et éviter les drames. Dans le Livre du jeu permanent, si tu l'ouvres page 3, il y a les trois maux du XX^e siècle tels qu'identifiés par Huxley, à savoir le mensonge organisé, l'idolâtrie nationaliste et la distraction non-stop. Les deux premiers sont évidents, le troisième est plus délicat. Les enfants jouent toute la journée, dans la concentration de ce qui est précisément à ce qu'il vit. Peut-être s'agit-il de désapprendre aussi. Et de faire attention à ne pas désaxer ce qui de nos désirs fraye avec la raison parce que le paradoxe du comédien n'est pas celui des hommes et alors nous sommes là, pleurant parce que c'est triste et trimant quand c'est dur et riant comme on aime. Le nouveau maire de Pietrapaolarte-Pietrapaogioco pourra décréter que le temps de travail équivaut à celui des vacances et *vice versa*, *afin* que chaque série d'actions soit aussi sérieuse que joyeuse. En somme, une vie simple, de quoi manger,

cuisiner, laver les plats, de quoi dormir et secouer les draps, de quoi étudier, de quoi rigoler, de quoi être inspiré pour que beauté suffise. À quoi bon déguiser. À quoi bon rappeler qu'on a le nez dedans, même quand on le met rouge. Elle est terrible, l'envie d'échappée. Et dis, homme des pinceaux, alors tu joues à saute-couleurs ?



V

Des cendres chaudes fument encore dans un coin de ruelle, là où il y avait un bosquet, un début de vigne avec quelques grappes de raisin pas tout à fait mûres, des herbes mal coiffées et des canettes jetées sur deux mètres carrés, pas plus. Les canettes restent là, noires. On est allés chercher un saut d'eau quand on a vu les flammes en passant et puis on a attendu que ça cesse. Daniel a sonné chez le voisin le plus proche pour causer de ça, hein c'est quoi ce bordel, c'est quoi cette manie de cramer trois brindilles dans un coin de ruelle parce que c'est une manie, ici, de brûler ce qui dépasse alors que franchement ça ne gêne rien ni personne. Évidemment le voisin ne sait pas.

C'est une manie aussi dans les collines et dans les champs autour du village et ça fait que tu te réveilles souvent avec l'odeur des cendres et peut-être que c'est une technique ancestrale mais vraiment c'est pénible. Et quand tu es à la mer sur la plage tranquille et que tu vois de la fumée au loin, que tu appelles les pompiers pour leur signaler le truc et savoir si c'est maîtrisé, on te répond que si tu es à la mer, alors regarde la mer, profite de tes vacances et vaille. Le second pompier s'excuse du premier et calme l'affaire.

Donc c'est bien chaque fois une question d'attention portée. Et détournée. Il sera toujours possible de regarder ailleurs. D'être fondé à dire qu'on n'a rien vu rien su rien remarqué de remarquable. D'habiter sans comprendre qu'on habite, de bosser sans se plaindre, d'aimer sans même se rendre compte de ce que c'est qu'aimer et ainsi de suite jusqu'à mettre en défaut ceux qui, y a pas idée, se demandent encore mille choses à propos de milles et une nuits et ne serait-ce qu'une seule sans jamais froter l'hypothèse qu'il n'y a pas de réponse et apprécie point.

Les deux petits vieux qui vivent depuis cinquante ans dans la maison à côté de celle qui nous a hébergés pendant trois semaines ont un manège bien rôdé. Le petit vieux prend son tracteur à six heures pour se rendre à son potager, revient à sept heures et au moment où il éteint le moteur, la petite vieille ouvre la porte, marche jusqu'au tracteur, prend les sacs de légumes dans la benne derrière et rentre en fermant la porte. Le petit vieux avec elle, une bouteille d'eau dans chaque main. Toute la journée ils font des allers-retours dehors, une fois pour arroser la jolie rose de leur rosier, une fois avec une énorme clé pour mettre je ne sais quoi je ne sais où, une fois pour se dégourdir les jambes, toujours habillés pareils, propres, sobres et repassés. Stefan dit que ce sont des indépendants. Plus tard tu apprends que le petit vieux a habité quinze ans à New-York. Ça explique les dix mots échangés, peut-être aussi l'absence de revendication dans leur infailible routine.

Chacun sa place. Vas-y pour la trouver quand tu n'es pas un arbre, quand c'est très clair que nous bougeons, que tout remue et que si c'est carré que nous tenons, c'est la roue qui nous meut. Une pièce pour tous, un peu partout. Ô berge, une auberge. Tu peux venir t'asseoir.